

Le parc comme point de rencontre

Récit d'un pilote de terrain, de lien et de cohabitation

Secteur Sanguinet St-Laurent et Parc de la Paix, Printemps 2026



Née dans le réel du parc et de la rue, cette démarche raconte une présence, des rencontres et une intelligence collective qui ont commencé à apparaître là où l'on voyait surtout des tensions.



Entrer dans le Parc de la Paix

Une présence, des rencontres, une question ouverte

Il était une fois un parc au cœur d'une ville magnifique. Un petit espace traversé par des pas pressés, des fatigues, des tensions, des habitudes, des regards évités, des gestes de survie — mais aussi par des présences, des histoires, des idées et des forces qu'on ne voit pas toujours au premier regard.

Nous sommes arrivés au Parc de la Paix avec une intuition simple : avant de parler de cohabitation, il fallait prendre le temps d'être là. Pas seulement observer. Pas seulement animer. Être là assez longtemps pour que des visages reviennent, que des paroles apparaissent, que des silences aient une place, et que le parc commence à nous montrer ce qui ne se voit pas tout de suite.

Ce rapport raconte ce qui s'est ouvert à partir de cette présence. Il ne cherche pas à tout expliquer, ni à tout régler. Il suit plutôt les traces d'un lien en formation : des conversations, des dessins, des confidences, des idées, des hésitations, des retours, des moments fragiles où quelque chose a commencé à bouger.

Au fil du pilote, une question s'est imposée : qu'est-ce qui devient possible quand les personnes qu'on voit souvent comme un problème sont accueillies comme des personnes capables de lire le terrain, de réfléchir au quartier, de créer, de proposer et de contribuer?

C'est cette question qui traverse les pages qui suivent. Elle n'offre pas encore une réponse complète. Mais elle ouvre une voie : celle d'une cohabitation qui ne se construit pas seulement par des solutions à appliquer, mais par des liens à reconnaître, des présences à soutenir et une intelligence du terrain à prendre au sérieux.

« Je ne suis
pas né
itinérant. »

« Oui, mais avant
ça, ça prend
quelqu'un qui
t'aime. »

Merci à celles et ceux qui ont tenu le lien

Même quand la survie prenait toute la place

Avant d'entrer dans les constats, les analyses et les pistes pour la suite, nous voulons commencer par la reconnaissance.

Ce rapport de terrain existe grâce aux personnes qui ont accepté de s'arrêter, de parler, de créer, de réfléchir, de corriger nos idées, de partager leur réalité et parfois de revenir, même dans des moments difficiles. Elles ne nous ont pas seulement donné des témoignages. Elles nous ont confié des fragments de vie, des lectures du quartier, des colères, des rêves, des intuitions et des pistes pour mieux habiter le parc ensemble.

Il existe aussi avec une pensée pour celles et ceux qui auraient peut-être voulu participer, mais qui n'ont pas pu être là : parce qu'il fallait trouver un endroit où dormir, récupérer un objet perdu, gérer une crise, encaisser une expulsion, survivre à une mauvaise nouvelle ou simplement traverser une autre journée. Leur absence ne doit pas être lue comme un manque d'intérêt. Elle fait partie de la réalité que ce rapport essaie de rendre visible.

Merci aux personnes de l'équipe terrain, qui ont porté cette démarche avec leur expérience, leur sensibilité, leur humour, leur vigilance et leur courage. Leur présence a permis d'ouvrir des liens que Dragon-Fly n'aurait pas pu construire seul.

Merci enfin au comité de secteur Sanguinet St-Laurent et à la Table du Faubourg St-Laurent pour la confiance accordée. Ce mandat nous a permis de tester une intuition simple, mais exigeante : avant de parler de cohabitation, il faut créer les conditions pour que les mondes présents autour du parc puissent commencer à se reconnaître.

Chaque parole recueillie ici doit être prise au sérieux. Elle ne vient pas d'un atelier confortable. Elle vient du rough — et de personnes qui, malgré tout, ont encore trouvé la force de penser le quartier, de parler des autres, de proposer des idées et de chercher une manière de contribuer.

« Je suis très
intelligent, mais je joue
au cave. »

« J'essaie de te
parler et tu te
tournes de bord et
tu t'en vas. »

Avant de chercher à régler la cohabitation, il fallait créer les conditions pour que les mondes présents autour du parc puissent commencer à se reconnaître.



La question de départ : comprendre et créer du lien

Le comité de secteur Sanguinet St-Laurent de la Table du Faubourg St-Laurent nous a approchés avec un contexte déjà bien reconnu : autour du Parc de la Paix, les enjeux liés à l'itinérance et à la cohabitation sont présents, visibles, parfois tendus. Le parc est un lieu de passage, de présence, de survie, de voisinage et d'interventions.

À partir de ce constat, quatre objectifs nous ont été proposés :

- mieux comprendre la situation par une démarche de terrain,
- développer des ateliers de création,
- participer à une animation inclusive de l'espace public,
- et installer progressivement un espace de dialogue régulier

Autrement dit : ne pas seulement observer le parc, mais y créer les conditions d'une rencontre. Comprendre ce qui se vit. Faire émerger des liens. Et tester, à petite échelle, des façons plus humaines et plus adaptées d'aborder la cohabitation.

Notre pari de départ : entrer par la relation

Notre hypothèse était simple : pour comprendre et travailler la cohabitation au Parc de la Paix, il ne suffisait pas d'observer les irritants ou de parler du lieu à distance. Il fallait y entrer par la présence, l'écoute et le lien. Nous sommes donc arrivés avec un germe plutôt qu'un modèle fermé : tester si une présence régulière, informelle et créative pouvait ouvrir un espace où les personnes de la rue seraient entendues autrement, où leur intelligence du terrain pourrait apparaître, et où la cohabitation commencerait à se pratiquer à petite échelle, avant même d'être discutée comme solution.



Notre approche de la question : écouter, essayer, ajuster

Dragon-Fly travaille à partir du terrain, de la relation et de ce qui émerge entre les personnes. Pour répondre aux objectifs du comité nous avons choisi une méthode légère, progressive et ouverte : rencontrer d'abord, écouter, observer, créer des prétextes au lien, puis ajuster la forme au fur et à mesure.

Concrètement, cela s'est traduit par des échanges informels, quelques entrevues plus profondes, une présence régulière au parc, deux tables pliantes, des collations, des ballons, du matériel d'art, des cartes de discussion et beaucoup d'attention portée à ce qui se passait autour de nous.

Notre méthode n'était pas d'arriver avec une réponse à appliquer, mais de créer un cadre assez simple pour que les personnes puissent s'approcher, parler, créer, revenir — et que le terrain lui-même nous aide à comprendre quelle forme devait prendre la suite.

Rapidement, nous avons constaté que les enjeux du parc ne se limitaient pas aux problématiques visibles. Ce qui apparaissait surtout, c'était l'importance des relations.

Un territoire ne se comprend pas seulement par ses problèmes visibles. Il se comprend par les relations qui le traversent. En ce sens, notre méthode rejoint l'approche du warm data de Nora Bateson : observer un milieu comme un écosystème vivant de liens, de contextes et d'interactions. Elle rejoint aussi AbdouMaliq Simone, pour qui les personnes elles-mêmes deviennent parfois l'infrastructure qui permet à la vie collective de continuer quand les systèmes formels atteignent leurs limites.

Bateson, N. (2016). *Small arcs of larger circles: Framing through other patterns*. Triarchy Press.

Simone, A. M. (2004). People as infrastructure: Intersecting fragments in Johannesburg. *Public Culture*, 16(3), 407–429. <https://doi.org/10.1215/08992363-16-3-407>

Ce qui suit doit être lu avec cette conscience : en deux mois, autour d'un seul parc, nous avons vu une quantité immense de douleurs, de violences et d'obstacles.

le pilote ne s'est pas déroulé à côté de la réalité de la rue ; il s'est déroulé dedans.

Deux mois dans le poids réel du terrain

Avant de lire ce rapport de terrain comme une suite d'idées, de dessins ou de propositions, il faut entrer dans le climat où tout cela a pris forme. Nous parlons d'environ deux mois, dans un périmètre restreint autour du Parc de la Paix — et déjà d'une densité presque difficile à croire : surdoses, ambulances, rumeurs de décès, expulsions, fatigue extrême, violences, pertes, corps blessés, personnes sans sommeil, campements défaits, deuils qui arrivent au milieu d'une conversation.

Pendant que nous parlions de cohabitation, la rue ne s'est jamais arrêtée pour nous laisser travailler. C'est à partir de là qu'il faut lire ce document : la beauté de ce que les personnes ont dit, dessiné ou imaginé ne vient pas d'un espace confortable. Elle vient du rough. Quand une personne revient à la table dans ces conditions, ce n'est pas une petite participation. C'est une preuve de force.

Le réel arrivait avec les personnes.

Le pilote s'est fait au milieu de ce qui arrivait : les sirènes, les crises, les intoxications, les nouvelles qui circulent vite, les gens qu'on cherche, ceux qu'on ne retrouve plus, ceux qui arrivent trop fatigués pour parler longtemps. Le projet n'était pas posé sur le terrain. Il était traversé par lui.

Chaque parole avait un avant

Avant de s'asseoir, certaines personnes venaient de vivre une expulsion, une agression, une nuit dehors, une perte, une rechute, un refus, une mauvaise nouvelle. Une femme a parlé d'une violence sexuelle récente. Un homme a raconté avoir été battu, puis amené en psychiatrie sans que ses blessures physiques soient vraiment soignées. Un autre a parlé d'expulsions violentes et d'un téléphone neuf perdu dans l'intervention. Ces récits ne sont pas des "données" : ce sont des confidences reçues dans la relation.

Le deuil arrive sans prévenir

Une nouvelle de mort peut entrer au milieu d'une discussion. Une rumeur de décès peut mettre quelqu'un en crise pendant des heures ou des jours. Un homme a appris, pendant une rencontre, qu'un ami allait mourir dans les jours suivants. Le rapport doit garder cette conscience : plusieurs paroles recueillies ici ont été dites dans un climat où la mort, la peur de la mort et les pertes circulaient très près.

Le corps arrive avant les idées

Manque de sommeil, soif, douleur, intoxication, dents arrachées, fatigue, blessures, stress permanent : plusieurs personnes n'arrivent pas à la table comme des participant-es "disponibles". Elles arrivent avec un corps qui a déjà encaissé trop de choses. Et pourtant, parfois, dans ce corps épuisé, une pensée claire apparaît. Une idée. Une analyse. Une phrase qui révèle une intelligence profonde du quartier.

Et pourtant, l'intelligence reste là

Ce qui frappe le plus, ce n'est pas seulement la dureté du terrain. C'est que malgré cette dureté, les personnes rencontrées ont parlé des résident-es, des familles, des tensions du quartier, de respect, de cohabitation, d'idées concrètes, de théâtre, de podcast, de cuisine, de voix collective, de rêves et de contribution. L'une dit : « J'ai l'impression de ne plus faire partie du monde. » Une autre idée revient : « il y a tellement de potentiel sur la rue ». Et David résume une partie de l'enjeu : « we have to give them a voice ».

Les pertes ne sont jamais seulement des objets

Dans la rue, perdre un téléphone, une tente, des papiers, des dessins ou des souvenirs, ce n'est pas seulement perdre du matériel. C'est perdre une partie de sa stabilité, de sa mémoire, de sa capacité à recommencer. Une personne disait que la ville avait ramassé sa tente avec les souvenirs de sa femme et ses écrits. Dans une vie déjà instable, ce genre de perte peut faire disparaître un morceau de soi.

Et pourtant, au milieu de tout ça, des personnes ont encore trouvé la force de penser le quartier, de parler des autres, de créer, de proposer et de revenir. C'est cette intelligence-là que le pilote a commencé à rendre visible.

PHASE 1 - Écouter, discuter, valider

Ce que la rue a mis sur la table

Les thèmes présentés ici ne viennent pas d'une grille imposée à l'avance. Ils viennent des personnes rencontrées : de leurs mots, de leurs expériences, de leurs inquiétudes, de leurs contradictions, de leurs idées et de leur lecture du quartier.

Le quartier, tel qu'elles le vivent

Les personnes rencontrées ont parlé d'un secteur bruyant, marqué par les constructions, les sirènes, les trottoirs barrés, les cônes, les trous, les déplacements forcés et le manque de liens. Pour plusieurs, il y a peu "d'esprit de quartier". Une image revient : « tout le monde déambule, stressé, pas de sourire ».

Elles ont aussi décrit une rue plus dure qu'avant : drogues plus fortes, surdoses, violence, vols, perte de cohésion, sentiment de menace constant. Le quartier est donc vécu à la fois comme lieu de passage, de survie et d'insécurité.

"Ce qui m'a choqué, je n'ai jamais vu autant de fermeture de ruelle, de barricadement, de clôture, de caméra"

Ce qu'elles voient chez les résident·es

Contrairement à l'idée d'un simple je-m'en-foutisme, plusieurs comprennent très bien que certaines situations dérangent, inquiètent ou blessent les résident·es : vols, seringues, consommation visible, odeurs, peur, malaise. L'une d'elles le dit clairement : « je peux comprendre les dommages collatéraux... c'est réel. »

Elles reconnaissent aussi que les résident·es, les étudiant·es, les travailleur·euses et les passant·es vivent eux aussi du stress, de la fatigue, du coût de la vie et des tensions. Une phrase ouvre une vraie base de dialogue : « juste que notre liberté n'empiète pas sur la leur... juste ça, ça serait énorme ».

"Quand ça sent le crack, ça fait freaker le monde. C'est pas bon que les familles voient ça"

"Ils ont pas tort, ils ont leur chèque de BS et le dépense sur la drogue. C'est de ça que la classe moyenne est écoeuré"

Ce que nous avons compris

Les témoignages ne parlent pas seulement d'itinérance. Ils parlent d'un quartier où les liens se sont affaiblis, où plusieurs mondes se croisent sans vraiment se reconnaître, et où la cohabitation commence souvent trop tard : au moment de l'incident, de la plainte ou de l'intervention.

Le quartier, comme climat relationnel

Ce que ces témoignages révèlent, c'est que les tensions visibles ne surgissent pas dans le vide. Cris, consommation, peur, vols, seringues ou présence dans l'espace public s'inscrivent dans un climat plus large : bruit, fatigue, méfiance, stress partagé, absence de lieux communs et manque de reconnaissance entre les mondes qui se croisent.

La cohabitation ne commence donc pas seulement au moment de l'incident. Elle se construit dans la qualité du climat quotidien. Et si la rue est vécue comme insécurisante par les voisin·es, elle est aussi devenue plus dangereuse pour celles et ceux qui y survivent. La sécurité ne peut donc pas être pensée uniquement à partir de ce qui est perçu comme insécurisant, mais aussi comme la capacité de rendre l'espace plus vivable et moins dangereux pour l'ensemble des personnes qui le partagent. Dans cette perspective, Judith Butler rappelle que toutes les vies ne bénéficient pas du même degré de reconnaissance sociale, ce qui influence aussi quelles formes d'insécurité deviennent visibles, tolérées ou considérées comme prioritaires.

Une empathie existe déjà

Ce que ces paroles changent, c'est qu'elles déplacent l'image d'une rue "indifférente". Plusieurs personnes rencontrées comprennent très bien ce que les résident·es, étudiant·es et passant·es peuvent vivre : peur, malaise, vols, seringues, consommation visible, sentiment d'envahissement. Elles nomment les impacts, parfois avec beaucoup d'empathie.

Le paradoxe, c'est que cette empathie existe, mais qu'elle est souvent écrasée par la honte, la fatigue, la consommation et la survie. Ce que nous avons entendu, ce n'est pas d'abord un manque de respect envers les autres ; c'est souvent une perte de respect envers soi-même. Le problème n'est pas que la rue ne voit pas les autres. C'est que trop souvent, elle ne se sent plus elle-même digne d'être vue autrement.

Ce qu'elles disent d'elles-mêmes

Les personnes rencontrées parlent souvent d'elles-mêmes avec dureté : honte, consommation, méfaits, impression d'être un problème pour les autres. Pourtant, dans la même parole, elles nomment aussi une intelligence, une sensibilité, des valeurs, des rêves et un potentiel caché sous les étiquettes d'« itinérant », de « toxicomane » ou de personne « folle ».

Certaines disent avoir appris à se protéger derrière une image dure, fermée, agressive, ou à « jouer au cave ». Ce que nous avons entendu, ce n'est donc pas une absence de valeur ou de lucidité, mais une identité abîmée par la rue — avec, malgré tout, un désir de réfléchir, de créer, d'aider, de travailler et de retrouver une utilité.

« J'ai l'impression de ne plus faire partie du monde »

« c'est le genre de journée que tu veux brûler plein de monde »

« la ville a ramassé ma tente avec tous mes souvenirs de ma femme, mes écrits, etc. »

Ce qui les maintient dans la survie

Les personnes rencontrées décrivent un quotidien saturé par l'urgence : trouver de l'argent, manger, dormir, rester en sécurité, garder ses biens, accéder à une ressource, obtenir une réponse. Comme le dit David, plusieurs « courent après leur argent, leur bouffe, une place où coucher ». À cette course s'ajoutent les expulsions, les règles changeantes, les refus, les pertes d'objets, les deuils, les violences, les surdoses et la fatigue.

Plusieurs ont aussi parlé des ressources comme de lieux essentiels, mais parfois difficiles à traverser : règles mal comprises, réponses absentes, sentiment de ne pas être entendu, peur de perdre sa place ou ses affaires.

Dans ces conditions, participer ou se projeter devient difficile — non par manque de volonté, mais parce que la survie passe avant tout.

L'intelligence qui se cache pour survivre

Ce que la majorité des gens ne voient pas, c'est que l'image projetée dans la rue est souvent liée à des mécanismes de protection et de survie. Avoir l'air dur, agressif, fermé, désorganisé ou « jouer au cave » peut devenir une manière de se protéger. Derrière les étiquettes d'« itinérant », de « toxico » ou de personne dérangeante, plusieurs portent encore une intelligence vive, une sensibilité, des valeurs et des aspirations — souvent enfouies sous la honte, le trauma et la nécessité de se protéger.

Le paradoxe est là : plus une personne se sent réduite au regard porté sur ses comportements, plus elle risque d'intérioriser cette image et de parler d'elle-même comme si elle était ce problème. Dans ce contexte, les normes sociales et institutionnelles influencent non seulement la manière dont les personnes sont perçues, mais aussi la manière dont elles apprennent à occuper l'espace, à se comporter et à se penser elles-mêmes. À force d'être réduites à certaines étiquettes ou à certains comportements, plusieurs finissent aussi par intérioriser une partie du regard porté sur elles (Fanon, 1952).

La cohabitation ne peut donc pas seulement chercher à corriger les comportements qui dérangent. Elle doit aussi créer des situations où la personne redevient visible autrement : non plus comme un problème à gérer, mais comme quelqu'un qui pense, ressent, comprend, propose et peut contribuer au collectif.

Quand survivre empêche de participer

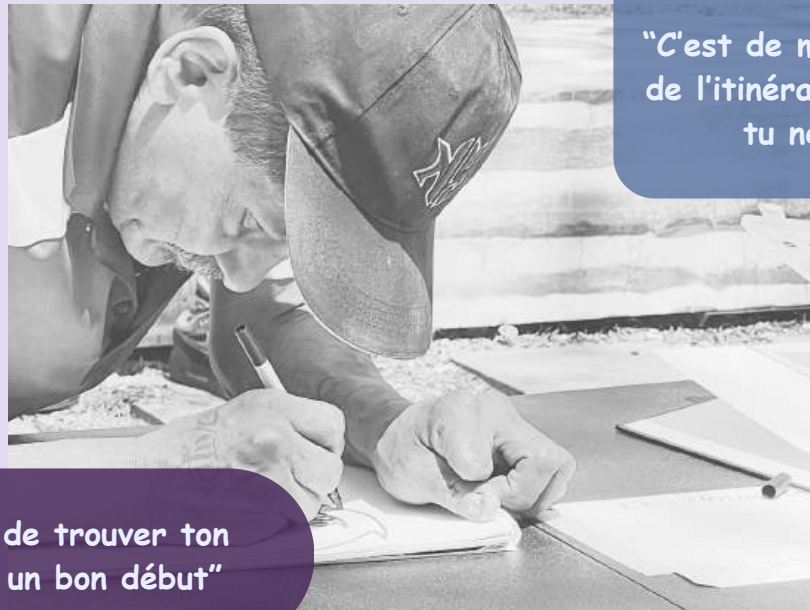
Ce que cela nous fait comprendre, c'est que la participation ne dépend pas seulement de la volonté. Quand l'énergie sert d'abord à traverser la journée, la présence devient fragile. Une personne peut être intéressée, avoir des idées, vouloir contribuer — et ne pas avoir, ce jour-là, l'espace intérieur ou matériel pour être pleinement disponible.

Les ressources demeurent essentielles, mais la confiance reste parfois fragile. Lorsque les règles, les refus ou les transitions sont mal compris, ces expériences peuvent être vécues comme une instabilité de plus, même lorsque l'intention des équipes est d'aider. Pour la suite, impliquer réellement les personnes de la rue demande donc plus qu'une invitation : il faut un cadre clair, humain et souple, avec du temps, du soutien, de la nourriture, du transport, de la sécurité, de la reconnaissance — et une façon d'accueillir l'irrégularité sans la lire comme un manque d'intérêt.

Ce qu'elles voudraient pouvoir apporter

Malgré la fatigue et la survie, une envie claire revient : avoir une voix, contribuer, aider d'autres personnes, parler de la réalité de la rue, créer, proposer, participer à des discussions ou jouer un rôle dans la cohabitation. David le formule simplement : « we have to give them a voice ». Edgar rappelle aussi qu'« avoir un logement, ce n'est pas un projet » : il faut quelque chose à construire, un but, une raison d'avancer.

Les personnes rencontrées ont aussi proposé des pistes concrètes : discussions au parc, chaises pliantes, sujets de conversation, théâtre, documentaire, podcast, cuisine, nourriture rassembleuse, lien avec les aîné-es, espaces pour déposer la pression, et façons de préparer la rencontre avec les citoyen·nes.



"C'est de montrer un autre visage de l'itinérance... un potentiel que tu ne veux pas voir"

"Si ton rêve est de trouver ton rêve, c'est déjà un bon début"

Ce que cette première phase révèle

Cette première phase a donc fait plus que recueillir des témoignages. Elle a fait apparaître les vrais sujets à travailler : le quartier vécu, la violence du quotidien, l'image de soi, la conscience des impacts, la survie, la méfiance envers les systèmes, le besoin d'une voix, la reconnaissance de l'expertise et le désir profond de contribuer. C'est cette matière vivante qui a orienté la suite du pilote.



Ce que cela change pour la suite

La phase 2 du pilote a donc commence comme une reponse simple a ce que la rue avait deja propose : etre la, creer un point de rencontre, et laisser le lien prendre forme.

De public cible à force de proposition

Ce que ces témoignages révèlent, c'est que les personnes de la rue ne demandent pas seulement de l'aide ou une meilleure représentation. Elles veulent participer à construire la suite. Elles observent le quartier, comprennent les tensions, portent des idées, et savent souvent très bien ce qui pourrait ouvrir une rencontre plus réelle avec les citoyen·nes.

La suite du pilote ne doit donc pas simplement "inclure" la rue dans un projet déjà défini. Elle doit reconnaître cette expertise comme une matière de départ : une force d'analyse, d'imagination et de co-construction. Autrement dit, le projet ne se construit pas seulement pour elles, mais aussi à partir d'elles.

De leurs idées à une première forme

La phase 2 n'a pas été imaginée à distance. Elle a pris forme à partir de ce que les personnes rencontrées avaient nommé : le besoin d'un lieu simple, de discussions accessibles, de nourriture, de création, de régularité et d'une présence qui ne ressemble pas à une activité imposée.

À partir de ces échanges, nous avons choisi de tester une formule légère et ouverte : non pas un grand événement, mais un point de rencontre capable d'évoluer avec les personnes et avec le parc.

C'est ainsi qu'a commencé l'expérimentation présentée dans la section suivante.

La phase 2 a commencé comme une expérience simple : être là, créer un point de rencontre, et laisser le lien prendre forme.

À partir de ce que les personnes rencontrées avaient nommé, nous n'avons pas lancé un grand événement. Nous avons choisi une forme simple : être là, régulièrement, avec une table, du matériel d'art, des fruits, des collations, des cartons, des discussions et une disponibilité réelle.

Nous ne testions pas seulement une activité, mais une façon d'habiter le parc autrement : avec assez de simplicité pour que les personnes puissent s'approcher, et assez de régularité pour que le lien commence à tenir.

Nous voulions voir ce qu'une présence simple pouvait faire apparaître.



l'Inexspecté

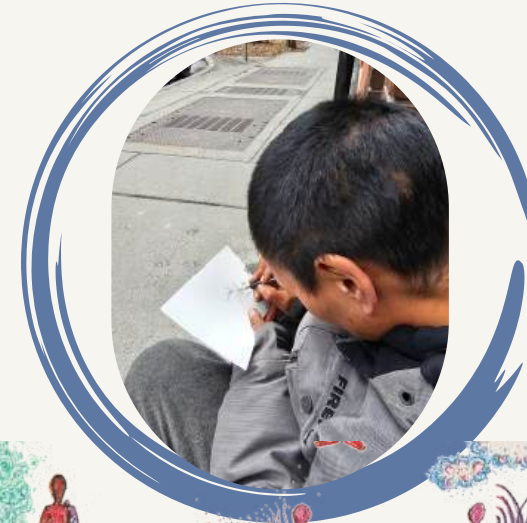


Phase 2 - L'expérimentation au parc

Une progression organique

Rien n'a été imposé d'un coup. La forme s'est construite au fil des présences, en réponse à ce qui se passait réellement autour des tables.

Le projet a grandi comme un lien grandit : par répétition, confiance, ajustement et appropriation progressive.



Une présence relationnelle

Accueillir, écouter, créer, observer, ajuster — sans forcer la participation. La présence au parc ne servait pas seulement à "faire une activité", mais à créer les conditions pour que la relation puisse apparaître naturellement.

Un dispositif volontairement informel

Tables pliantes, fruits, collations, matériel de dessin, cartons, cartes de discussion. Des objets ordinaires, mais capables de créer une approche douce : venir regarder, prendre une pomme, dessiner, poser une question, rester un peu.

La simplicité était une méthode : moins le cadre semblait institutionnel, plus les personnes pouvaient s'approcher sans se sentir ciblées, évaluées ou convoquées.

4 présences au parc

Une expérimentation hebdomadaire pour observer comment le milieu répondait, ajuster la forme et voir si le parc pouvait devenir autre chose qu'un lieu de tension : un point de rencontre.

Ce que nous testions, au fond, c'était la possibilité qu'une présence régulière et non menaçante transforme peu à peu l'ambiance du lieu.

Une veille de terrain

Pendant les présences au parc, les personnes d'expérience de la rue ne faisaient pas seulement participer à l'activité. Elles gardaient aussi l'œil ouvert : fatigue, intoxication, tensions, détresse, isolement.

Cette capacité à lire le terrain est une forme d'expertise. Elle aide à prendre soin du climat autour des tables et à mieux comprendre ce que la sécurité demande réellement dans le parc.

Ce qui a commencé à prendre racine

Un petit groupe commence à reconnaître le projet, à revenir, à s'y intéresser et à y prendre place. Ce n'est pas encore une grande mobilisation, mais c'est une première base solide : quelques personnes commencent à faire confiance, à s'impliquer et à sentir que cette démarche peut aussi leur appartenir.

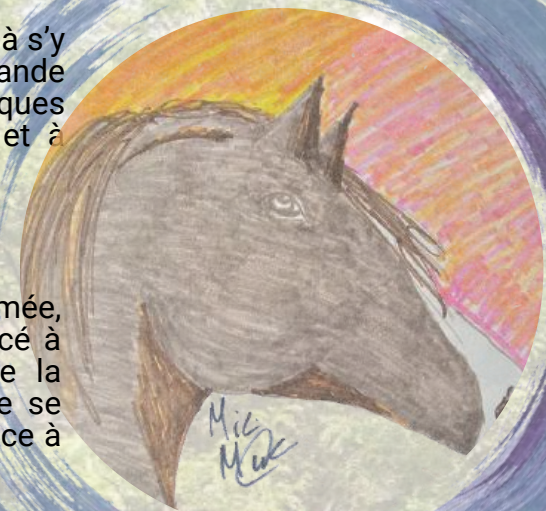
Une intelligence en mouvement

Au fil des présences, ce n'est pas une foule qui s'est formée, mais un premier cercle. Quelques personnes ont commencé à revenir, à rester, à observer, à questionner et à prendre la démarche au sérieux. À cette étape, la force du projet ne se mesure pas au nombre, mais à la qualité de ce qui commence à tenir.

Autour des tables, on voit apparaître autre chose qu'une simple participation : une intelligence du terrain, une envie d'être utile, un besoin d'appartenance, et parfois même le début d'un projet de vie. Des personnes souvent vues comme un problème commencent à se voir comme capables de contribuer, de réfléchir, d'aider et de prendre une place.

La cohabitation doit se préparer

La rencontre avec les résident·es ne doit pas être forcée trop vite. Avant d'ouvrir largement vers le quartier, il faut d'abord consolider la confiance, les rôles, le respect et le sentiment d'avoir une place. La cohabitation demande une progression : se sentir assez solide, apprendre à se respecter entre nous, puis créer les conditions pour rencontrer les autres sans que ce soit un face-à-face brusque.



*Je viens
à place Pascal
car je me sens
apprécié pour
qui je suis
Sara*

La confiance se construit des deux côtés

Les personnes ne viennent pas seulement recevoir une activité. Elles observent l'équipe, testent le cadre, posent des questions, donnent leur avis et commencent à voir si cette présence peut être digne de confiance.

L'expérience devient lecture du terrain

Les personnes d'expérience de la rue lisent rapidement ce qui se passe autour d'elles : les tensions, les risques, la fatigue, les besoins, les personnes isolées, les moments où approcher et ceux où il vaut mieux attendre. Leur vécu devient une compétence : une capacité à lire le terrain, à sentir les tensions et à prendre soin du climat autour d'elles.

De l'expérience individuelle à une intelligence collective

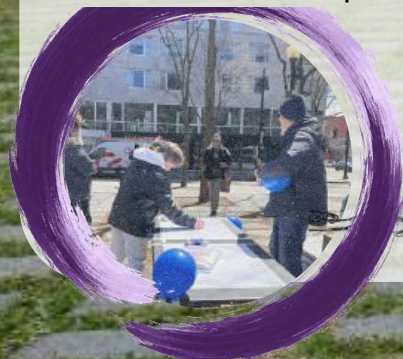
Le groupe commence à réfléchir à ce qui fonctionne, ce qui bloque, ce qui manque et ce qui pourrait ouvrir la suite. Les personnes concernées ne sont pas seulement consultées : elles deviennent capables d'analyser, de corriger et d'orienter le projet.

Un rôle réveille plus qu'une activité

Ce qui attire n'est pas seulement l'activité. C'est la possibilité d'avoir une place, d'être utile, d'être attendu et de contribuer à quelque chose qui a du sens. Pour des personnes souvent prises dans l'isolement et la survie, un rôle peut devenir un point d'appui : une manière de retrouver de l'appartenance et l'envie de construire.



*Ce que cette phase révèle,
ce n'est pas seulement que
des personnes peuvent
participer. C'est qu'avec le
bon cadre, leur vécu peut
devenir intelligence, leur
présence peut devenir rôle,
et leur besoin d'appartenance
peut devenir force de
cohabitation.*



Ce que cela confirme pour la suite

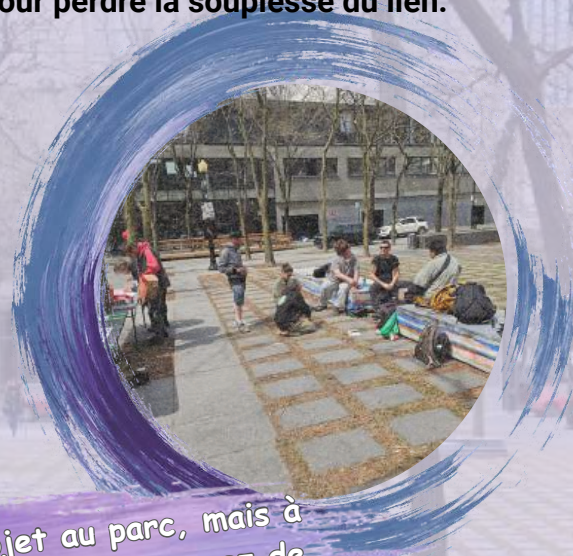
Structurer ce qui émerge, sans l'écraser

L'expérimentation au parc a confirmé que la suite ne part pas d'une idée abstraite. Elle part d'un lien déjà amorcé : une présence qui devient repère, une confiance en formation, une expertise de terrain qui se manifeste, et une envie réelle de contribuer autrement qu'à travers une simple activité.

L'enjeu maintenant n'est pas de transformer trop vite cette démarche en programmation lourde. Il faut plutôt donner une forme à ce qui commence : un rendez-vous régulier, des rôles mieux soutenus, des outils simples, une mémoire vivante de ce qui se vit, et une ouverture progressive vers les riverain·es. Autrement dit : structurer assez pour soutenir, mais pas trop pour perdre la souplesse du lien.

Un rendez-vous simple, porté par la rue

La régularité permet aux personnes de revenir sans recommencer le lien à zéro. Mais ce qui compte aussi, c'est la forme : un cadre simple, informel, où des personnes d'expérience de la rue peuvent accueillir, faire le lien, sentir l'ambiance et contribuer à donner au rendez-vous une couleur qui leur ressemble.



La suite ne consiste pas à imposer un projet au parc, mais à prendre soin de ce qui a commencé à vivre. Donner assez de structure pour que le lien, la confiance et l'intelligence de terrain puissent grandir — sans écraser l'organique qui les a fait apparaître.



Des rôles à structurer

Accueil, création, veille de terrain, discussion, documentation, relais : la suite doit soutenir ces rôles pour qu'ils deviennent plus clairs, plus stables et mieux reconnus. Il ne s'agit pas d'imposer des tâches, mais de donner un cadre à ce que les personnes commencent déjà à porter naturellement.

Aller vers les riverain·es, par étapes

Le lien avec les riverain·es est un objectif central de la suite. Mais cette rencontre doit être préparée : présence claire, invitations simples, moments accessibles, et personnes de la rue prêtes à accueillir, expliquer et faire le lien. La progression n'est pas un détour : c'est ce qui donne à la rencontre une chance de tenir.



Garder une mémoire vivante

Les présences au parc peuvent devenir un lieu où l'on recueille les "nouvelles de la rue" : bons coups, tensions, besoins, idées, observations, récits, signaux faibles. Cette mémoire permettrait de mieux comprendre le climat du parc semaine après semaine, à partir de celles et ceux qui le vivent directement.

Répondre au mandat

Au départ, le mandat proposait quatre attentes : mieux comprendre la situation par une démarche de terrain, développer des ateliers de création, participer à une animation inclusive de l'espace public, et installer progressivement un espace de dialogue régulier. Le pilote n'a pas seulement exploré ces objectifs : il les a testés dans le réel du parc, avec les personnes concernées, au rythme du terrain.

Comprendre le terrain autrement

Le diagnostic n'a pas seulement confirmé des irritants visibles. Il a révélé le climat relationnel du parc : fatigue, peur, honte, empathie, survie, tensions avec les résident·es, mais aussi intelligence, politesse, lucidité et désir de contribuer.

Créer comme manière d'entrer en lien

Les dessins, les cartons, les objets simples et les discussions n'étaient pas seulement des activités. Ils ont servi de portes d'entrée : une façon douce de s'approcher, de rester un peu, de parler autrement et de commencer à se voir autrement.

Préparer le dialogue

Le dialogue n'a pas encore pris la forme d'une grande rencontre publique. Mais il a commencé par sa première condition : un cercle de personnes concernées qui reviennent, questionnent, corrigent, proposent et commencent à penser la suite avec nous.

Animer sans imposer

L'animation inclusive n'a pas pris la forme d'un événement officiel, avec un cadre déjà décidé, des rôles figés ou une ambiance institutionnelle. Elle est née d'une présence simple : une table, des fruits, du café, du matériel d'art, des visages disponibles et une régularité. Moins le cadre ressemblait à une activité organisée "pour eux", plus les personnes pouvaient s'approcher, rester, contribuer.

Ce que le pilote a rendu possible

Le pilote n'a pas seulement répondu à des objectifs : il a créé les premières conditions d'une cohabitation vivante. C'est là que la cohabitation peut commencer à se pratiquer plutôt qu'à seulement se discuter.



Ce que le terrain a ajouté

Le pilote a aussi produit quelque chose qu'un mandat ne peut pas imposer d'avance : une réponse du terrain. Nous ne sommes plus seulement devant une idée portée par Dragon-Fly ou une hypothèse à tester. Un lien réel, une confiance en formation, une intelligence de terrain, une volonté de participation et des premiers signes d'appropriation collective ont commencé à apparaître.

Une image de soi commence à bouger

Certaines personnes arrivent avec une image dure d'elles-mêmes, marquée par la fatigue, la honte ou l'impression de ne pas avoir de valeur. Au fil des présences, certaines repartent plus droites, plus souriantes, plus réfléchies, plus connectées à leurs capacités et à leur projet de vie.

Une expertise à reconnaître

Le noyau rassemble plus de 170 années d'expérience directe ou proche de la rue, des ressources, des espaces publics, des crises, des exclusions, des déplacements et des réalités de cohabitation. Cette expérience n'est pas seulement un vécu difficile : c'est une expertise de terrain qui doit maintenant être reconnue, soutenue et protégée.

Le Marché de la Paix comme forme émergente

Le Marché de la Paix ne devrait pas être compris comme un événement à implanter, mais comme une forme relationnelle à faire émerger : à partir de la confiance, de la répétition, de l'appropriation et du lien.

Une continuité à assumer

Le pilote ne fait pas seulement émerger des idées : il réveille parfois une parole, une dignité, une intelligence et une envie de contribuer. On ne peut pas ouvrir cet espace, puis s'arrêter au moment où les personnes commencent à y croire. La suite demande un cadre, des rôles, du soutien et des moyens concrets.

Conditions de réussite tirées du terrain

Ce que le parc nous apprend sur la cohabitation

Le pilote ne nous laisse pas seulement des constats. Il nous laisse une manière de faire : une petite grammaire de la cohabitation, née du terrain, utile pour la suite du Parc de la Paix — et peut-être pour d'autres lieux où des mondes se croisent sans toujours se reconnaître.

Commencer avant l'incident

La cohabitation ne commence pas au moment de la plainte, de la crise ou de l'intervention. Elle commence avant : dans le climat, les habitudes, les regards, les malaises, les petites tensions et les signes faibles. Plus on apprend à lire ce qui précède l'incident, plus on peut agir autrement que dans l'urgence.

Créer un seuil plutôt qu'une convocation

Les personnes ne s'approchent pas toujours parce qu'on les invite officiellement. Elles s'approchent quand le seuil est doux : pouvoir passer, regarder, prendre un fruit, repartir, revenir, parler un peu, sans devoir tout de suite participer, se raconter ou se justifier. Un bon cadre ne force pas l'entrée ; il rend l'approche possible.

Donner une place avant de demander une parole

On ne peut pas demander aux personnes de contribuer si elles ne sentent pas d'abord qu'elles ont une place. Un rôle, même simple, peut réveiller quelque chose de profond : l'utilité, la dignité, l'appartenance, l'envie de prendre soin du lieu. La participation commence souvent là.

Protéger avant d'exposer

Ouvrir un dialogue trop vite peut mettre les personnes devant un regard lourd, ou réveiller des blessures sans soutien. Avant les grandes rencontres, il faut préparer les paroles, clarifier les rôles, accompagner les personnes et prévoir un après. Une vraie rencontre se protège avant de s'ouvrir.

Garder une mémoire de ce qui ne se voit pas

Les rumeurs, les deuils, les absences, les retours, les petits apaisements, les tensions évitées, les phrases importantes : tout cela fait partie de la vie du parc. Pour comprendre un lieu, il faut garder trace de ce qui se ressent avant de devenir un chiffre, une plainte ou un événement.

Au fond, la recommandation principale est simple : ne pas commencer par demander aux mondes de se parler. Commencer par créer les conditions pour qu'ils puissent se reconnaître sans se défendre.



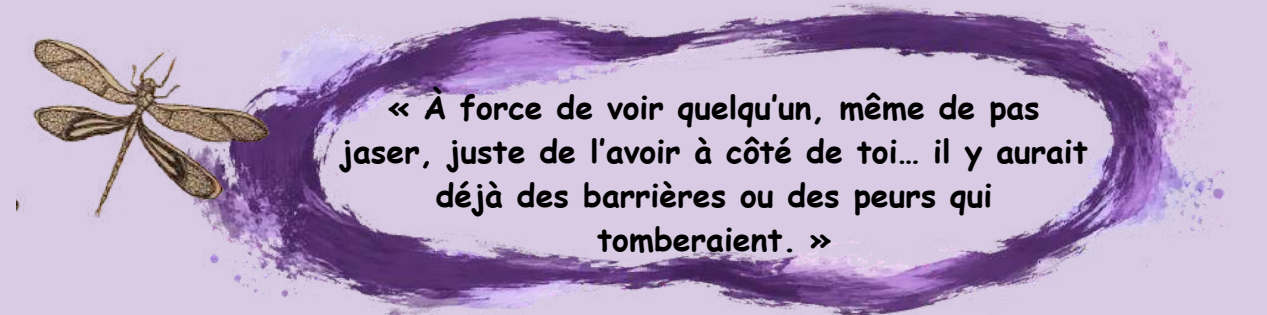
Ce qui commence mérite qu'on en prenne soin

Nous sortons de ce pilote avec plus qu'un ensemble de constats. Nous sortons avec une responsabilité.

Pendant quelques semaines, dans un parc traversé par la fatigue, l'urgence, les tensions et les gestes de survie, quelque chose de simple s'est produit : des personnes se sont arrêtées. Elles ont parlé du quartier. Elles ont nommé ce qui blesse, ce qui dérange, ce qui manque. Elles ont aussi parlé des autres. Elles ont proposé, corrigé, imaginé.

Ce n'est pas spectaculaire. C'est peut-être justement là que réside sa force. Dans un contexte où tout pousse à l'éloignement — les jugements, les urgences, les plaintes, les interventions, les réflexes de protection — un petit espace a permis autre chose : une parole moins défensive, une intelligence moins cachée, une présence moins seule.

Le pilote n'a pas réglé la cohabitation au Parc de la Paix. Il a montré par où elle peut commencer : non pas par la grande rencontre entre des mondes déjà blessés, mais par les conditions patientes qui permettent à chacun d'arriver autrement. Un seuil. Une présence, un rythme qu'on respecte.



« À force de voir quelqu'un, même de pas jaser, juste de l'avoir à côté de toi... il y aurait déjà des barrières ou des peurs qui tomberaient. »

Pour Dragon-Fly, c'est là que se situe l'enjeu de la suite. Ne pas traiter ce qui est apparu comme un simple moment réussi, mais comme un début à protéger. Ce qui a commencé est fragile. Il ne tient pas encore tout seul. Mais il est réel. Et parce qu'il est réel, il mérite du soin, des moyens, de la continuité et une attention collective.

Au fond, ce rapport de terrain ne demande pas seulement qu'on voie le parc autrement. Il invite à voir autrement les personnes qui le traversent, l'habitent, le redoutent, le protègent, y survivent ou y cherchent encore une place.

Peut-être que la paix, ici, n'est pas un état à atteindre. Peut-être qu'elle est une pratique à apprendre ensemble : une rencontre à préparer, un lien à recommencer, une manière plus humaine de faire quartier.

La suite ne consiste donc pas à ajouter un projet de plus au quartier. Elle consiste à répondre à ce qui a déjà commencé à nous répondre.

Crédits

Une démarche portée par Dragon-Fly, avec le soutien et la confiance du Comité de secteur Sanguinet St-Laurent de la Table du Faubourg St-Laurent.

Illustrations, dessins et contributions visuelles :
Peter Sharky, Cindy, Chantal, Jason, Paul D. et Andrea.

Merci à l'équipe du Peace Park, qui a porté le lien avec cœur, courage, humour et intelligence :

David Dumais, Edgar, Pierre Parent, John Picard et Alexandra, Jason, Ben et Chantal D. sans oublier Sasha et Pebbles

« Si tu es capable de te lever chaque matin dans ces conditions-là, il y a quelque chose de fort. »



Une pensée pleine de respect pour celles et ceux qui nous ont partagé leurs expériences, leurs expertises, leurs blessures, leurs idées, leurs lectures du quartier:

Darren, Yannick Lardinois, Nathalie, Stéphane Beaucage, Frank, Sébastien, Grandma Maffia, Antoine, Paul M., Paul D., Hunter, Steven R., Steven M., Larry, Laura, Sue, Pasha, Dan, Bishop, Stéphanie, Annesee et Lizzie, François, Mae.

Un merci spécial à **Annie, Marie-Chantal et Judikaëlle** pour votre soutien, votre confiance et votre présence dans cette démarche. Merci aussi au **Comité de secteur Sanguinet St-Laurent de la Table du Faubourg St-Laurent** d'avoir créé cette merveilleuse opportunité et d'avoir permis qu'une démarche sensible, progressive et profondément humaine puisse prendre forme autour du Parc de la Paix.

Un merci sincère aux organismes **Le Sac à Dos et Cactus** pour leur accueil, leur collaboration et le travail essentiel qu'ils accomplissent chaque jour auprès des personnes du quartier. Leur présence, leur engagement et leur connaissance du terrain ont contribué à nourrir cette démarche.





Cette démarche est en mouvement.

Contactez-nous pour en discuter.

Pour en savoir plus, suivre la démarche ou nous partager votre expérience du quartier, vos questions ou vos réflexions sur l'itinérance, la cohabitation ou autre :

dragonfly.pour.vrai@gmail.com



En savoir plus sur la Table du Faubourg St-Laurent:

Une table de quartier qui rassemble des partenaires du secteur pour mieux comprendre les enjeux du territoire, favoriser la concertation et soutenir des réponses collectives plus cohérentes et plus proches du réel.

www.faubourgstlaurent.ca

www.faubourgstlaurent.ca/cohabitation-sociale/



En savoir plus sur l'Agence Dragon-Fly:

Dragon-Fly crée des occasions où les personnes de la rue peuvent se transformer, retrouver une place, une voix et un pouvoir d'agir, tout en apportant aux quartiers des leviers plus humains, plus intelligents et plus durables sur le plan social et économique.

www.agencedragonfly.com

info@agencedragonfly.com